

Moeurs villageoises

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 43

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191261>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Mœurs villageoises.

Nous trouvons, dans un journal qui paraissait à Vevey, en 1840, ces curieux détails sur la manière dont les relations s'établissaient, à la campagne, entre les jeunes gens des deux sexes, et comment se préparaient les mariages :

« Les occupations rurales empêchent les jeunes gens de se voir avant la fin de la journée. Dès que la nuit a mis fin à ses travaux, le jeune homme rentre sous le toit paternel, où l'attend un modeste repas ; puis il court chercher un délassement innocent auprès de celle qu'il a choisie pour être un jour sa compagne. Les danses qui, à certaines époques de l'année, réunissent la jeunesse de plusieurs villages, facilitent ces relations. Celui qui aspire à être le *prétendu* sollicite l'honneur d'accompagner la jeune fille, qui demande l'agrément de ses parents, et dès lors l'amant fortuné ne trouve plus d'obstacle à visiter celle qu'il aime.

Chaque fois qu'il veut entrer chez elle, cependant, l'usage exige qu'il frappe à la porte une série de coups répétés au nombre de trois. Attentive à ce signal, elle accourt s'informer du nom du soupirant. Celui-ci répond d'abord d'une voix rauque, déguisée, grommelante ; un échange de compliments, de phrases convenues s'établit entre les interlocuteurs invisibles l'un à l'autre. Ce sont des prières de la part du jeune homme, et des refus dissimulés de la part de la jeune fille. En voici à peu près la substance.

— Qui est là ?
 — Un bon *luron*.
 — Que souhaitez-vous ?
 — Le plaisir de passer la soirée avec vous.
 — Je vous suis bien obligée de cet honneur, mais je ne puis veiller ce soir.
 — Oh ! vous plaisantez.
 — Non, je vous assure ; revenez une autre fois.
 — Quoi ! vous me renvoyez, moi que le désir seul de vous voir amène ici ! Vous ne serez pas si cruelle.

— Mais je ne vous connais pas, et...
 (Ici, le galant quitte l'incognito et la presse de lui ouvrir.)

La jeune fille, qui a récité mot à mot la leçon de sa mère, croit pouvoir céder aux instances de son amoureux. Elle ouvre la porte ; une salutation cordiale, un sourire de bienvenue, et les voilà à leur aise : la première partie de la comédie est jouée.

Après ce prélude obligé, le galant est introduit auprès de l'âtre domestique. Là, en présence d'un bon feu, qu'ils oublient parfois d'attiser, ils commencent à divaguer sur des lieux communs, parlant du temps, des travaux, de la végétation.

S'il arrive que, sur ces entrefaites, d'autres galants s'annoncent, ils sont également admis, après avoir subi l'épreuve prescrite par la coutume. La conversation s'anime peu à peu ; une fois en train, c'est un assaut continu de rires bruyants, de jeux burlesques, de plaisanteries, même de petites libertés. La jeune fille, rayonnante de plaisir, répond avec modestie et à-propos aux compliments. Sans affecter de prudence, elle sait imposer aux plus hardis et modérer leurs agaceries par sa décence. Mais quand la vieille horloge, sonnante onze heures, l'avertit qu'il faut songer à congédier ses galants, et qu'elle feint de vouloir se retirer, tout le monde se récrie sur la rapidité du temps ; cependant, il faut partir. Il y a des jours où l'on ne reçoit pas ; il y en a d'autres où, à la prière du prétendu en droit, ou bien en faveur de quelque enfant gâté, on se borne au tête-à-tête. Le samedi est le jour des grandes réceptions, qui consolent maint amour propre humilié par des refus durant le reste de la semaine ; le samedi est une sorte de tout-y-va, la soirée où le décorum est le moins rigoureusement observé. Les *novices* datent ordinairement de ce jour leurs premières épreuves dans la galanterie, puisant alors dans l'assurance de leurs instructeurs une certaine contenance, afin d'éviter les railleries sur leur timidité.

A l'occasion de ces visites nocturnes il est fâcheux qu'il s'élève parfois, entre les garçons des différents villages, des rixes sérieuses, suites de rivalités. S'ils surprennent une seule fois quelqu'un qui n'est pas du village à courtiser une de leurs belles, ils l'accueillent de manière à lui ôter l'envie d'être galant ailleurs que chez lui ; assailli de pierres, roué de coups de bâton, tel est le sort ordinaire du malencontreux galant qui s'aventure hors de son voisinage. »

Quelques bonnes vérités sur l'éducation des jeunes filles.

M^{lle} Blanche Edwards, qui est docteur de la Faculté de Paris, et dont les thèses ont fait récemment quelque bruit, vient de publier un intéressant travail sur l'hygiène de la jeune fille pendant la période scolaire. Le sort de celle-ci, à l'époque des examens, tout particulièrement, lui inspire de mélancoliques réflexions. En présence de « ces corps amaigris, à la poitrine excavée, au dos bombé, aux épaules saillantes, aux yeux brillants d'intelligence, mais creusés et cerclés de bistre, » elle se demande si l'instruction qui nous fournit de tels êtres physiques est un bien pour une nation.

Et d'abord, les petites filles sont trop enfermées. Il leur faut des classes courtes, intéressantes, coupées de récréations dans un espace découvert et aéré, deux heures au moins de promenade tous les jours. Il faut surtout que, pendant ces récréations, elles puissent s'ébattre, sauter, courir, s'époumonner à l'aise. Mais, pour cela, ne comptez pas sur « ces petites poupées élégantes », qui n'osent faire un mouvement de peur de chiffonner leur toilette ou de déranger l'édifice de leur coiffure. « Un costume simple, solide, peu encombrant et peu ajusté, voilà l'idéal ; des cheveux simplement arrangés en tresses pendantes, voilà la coiffure la plus comode. L'uniforme, qui enlève les différences de classes et de fortune entre les enfants, présente, en somme,